

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

[VOL 5. QUEBEC, 14 DECEMBRE, 1844, No. 41.]

POESIE.

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
 Pauvre feuille desséchée,
 Où vas-tu ? je n'en sais rien.
 L'orage a brisé le chêne
 Qui seul était mon soutien.
 De son inconstante haleine,
 Le zéphir ou l'aquilon
 Depuis ce jour me promène
 De la forêt à la plaine,
 De la montagne au vallon.
 Je vais où le vent me mène,
 Sans me plaindre ou m'effrayer ;
 Je vais où va toute chose ;
 Où va la feuille de rose,
 Et la feuille de laurier.

ARNAULT (ANTOINE VINCENT).

Melanges Littéraires.

A MINUIT.

SOUVENIR D'UN REVEILLON DE NOEL.

J'assistais l'hiver dernier, chez ma grand'tante, au réveillon traditionnel de la

nuit de Noël. La collation venait de finir ; le thé et le punch au rhum avaient remplacé sur la table du festin les pyramides dorées de beignets à la fleur d'orange. Attachée, en vraie douairière qu'elle était, aux souvenirs d'un bon vieux temps dont douze lustres accomplis la séparaient, ma vénérable parente avait formellement exigé que chacun de ses convives racontât, à tour de rôle, une de ces mystérieuses histoires de bandits et de fantômes, si délicieuses à entendre, les soirs d'hiver, au coin d'un feu pétillant, lorsque le vent de bise pleure à la fenêtre, que le chien hurle dans la cour et que la neige blanchit au loin les toits des maisons solitaires. Comme cette ennuyeuse corvée était une des conditions *sine quâ non* d'admission chez ma grand'tante, pendant la veillée de Noël, aucun des invités ne songea à s'y soustraire. Désigné le premier par le sort, je m'exécantai de manière à ébranler les nerfs les moins délicats et les imaginations les plus paresseuses. J'eus à peine terminé mon improvisation lugubre, pleine de reminiscences de Lewis, d'Anne Radcliffe et d'Hoffmann, que ma grand'tante, avec toute la gravité d'un président de la chambre au dépouillement d'un scrutin ministériel, mêla de nouveau dans son tablier plusieurs petits morceaux de papier, aux noms des divers convives ; en tira un, le déploya lentement et lut à haute voix le nom de Mlle Simon. Une femme sexagénaire pour le moins se leva, à ces mots, de la place où elle était assise, rapprocha son fauteuil du feu et commença, sans se faire prier, l'anecdote suivante, qui m'intéressa d'autant plus vivement qu'il était bien facile de voir que la bonne vieille n'y ajoutait rien et qu'elle était encore, en la racontant, sous l'impression de profonde terreur qu'elle avait dû éprouver jadis en y jouant un rôle.

“ En 1783, nous dit-elle, je servais en qualité de femme de confiance chez M. le comte Auguste de Rocherolles. A demi ruiné par des spéculations malheureuses et par la perte d'un procès récent, le comte avait renoncé au séjour de la capitale, et il était allé s'établir avec sa femme, jeune encore, et son fils, âgé de neuf ans, dans son château de Sept-Fontaines, situé dans le département des Ardennes, à une petite lieue de Charleville.

“ Le château de Sept-Fontaines est un vieux monument gothique du moyen-âge, célèbre dans la contrée, parce que la tradition rapporte qu'Henri IV, à la suite d'une chasse au sanglier, y passa la nuit dans une chambre du rez-de-chaussée, surnommée encore aujourd'hui, par ce motif, *chambre du roi*. Il s'éleva majestueusement au milieu d'une plaine vaste et inculte. Devant lui apparaissent, dans un horizon rapproché, les ramparts de la ville ; derrière lui des forêts, des vallées et des montagnes, mais nulle part aux environs ni fermes, ni chaumières, ni demeures habitées. A l'époque de cette histoire, le personnel du château ne se composait que du comte de Rocherolles, de sa femme, de son fils d'un vieux domestique anglais appelé Tom et de moi. Or, un jour (c'était, si ma mémoire est fidèle, le 3 octobre de cette année), Tom, en revenant de faire à la ville ses provisions accoutumées, annonça à ses maîtres qu'une troupe d'acteurs parisiens, descendue la veille à l'hôtel du *Lion d'Or*, se proposait de donner le lendemain une représentation extraordinaire sur le théâtre de Charleville. La comtesse ayant manifesté le désir d'assister à cette représentation, il fut convenu que le vieux Tom conduirait ses maîtres à la comédie et que je resterais au château pour veiller le jeune Alfred, à qui son état maladif ne permettait pas d'accompagner ses parents. Sans en deviner la raison, sans en approfondir la cause, je me rappelle que je les vis partir avec un serrement de cœur inexprimable. Appuyée au seuil de la porte, je les suivis des yeux aussi longtemps qu'il me fut possible de les apercevoir, et lorsque le cabriolet eut entièrement disparu à travers les sinuosités de la grande route, mille inquiétudes vagues vinrent m'assaillir. Les horribles exploits de la bande de chauffeurs qui désolait en ce moment les provinces de la France se représentèrent vivement à mon imagination. Je me rappelai avec terreur que

peu de mois auparavant un vieillard et une jeune fille avaient été mutilés dans une ferme du village de Grüyères, distant seulement de quelques lieues de Sept-Fonaines. L'idée que j'étais seule avec un enfant malade dans ce château désert, éloigné de toute habitation, de tout secours, de toute protection, en cas d'attaque nocturne, augmentait encore mon effroi. Toutefois, je ne négligeai aucune des précautions que la prudence me suggéra. Je fermai soigneusement la grille extérieure, j'attachai les verroux de toutes les fenêtres, et après m'être pour ainsi dire barricadée à l'intérieur, je revins m'asseoir, émue, inquiète, et l'esprit préoccupé des plus sombres pressentiments, auprès du jeune malade, dans la suite basse du rez-de-chaussée appelée *chambre du roi*.

« La soirée s'était écoulée tout entière sans qu'aucun incident extraordinaire eût justifié mes appréhensions et mes craintes. Minuit venait de sonner à la vieille horloge du château, et ses tintements lugubres avaient produit en moi une sensation de bien-être indicible, car ils m'annonçaient, à n'en pas douter, que l'heure du spectacle était passée et que mes maîtres devaient être en route pour revenir. Souriant et déjà aux trois quarts rassurée, je me dirigeai vers la fenêtre pour tâcher d'apercevoir leur cabriolet dans la campagne, lorsqu'il me sembla entendre un léger bruit dans la boiserie de l'appartement, à l'extrémité de la chambre, opposée à celle où je me trouvais. Vous rendre l'impression que ce bruit étrange produisit sur moi est chose impossible. Je demeurai à ma place, immobile, la poitrine tendue, la sueur au front, retenant jusqu'à mon souffle. Alfred, qui avait entendu le même bruit que moi, et qui comme moi était saisi de crainte, descendit doucement de son fauteuil et, par un mouvement naturel aux enfants qui ont peur, il vint cacher sa tête sous mon tablier, en entourant mes genoux de ses mains tremblantes. Ce n'était pas une hallucination de mon esprit. Je n'en pouvais douter. Il y avait bien là quelqu'un, sous mes pieds, à quelques pas de moi. On fouillait le sol avec précaution ; on cherchoit à pénétrer dans la chambre. Je ne saurais dire si ce fut la certitude même et l'imminence du danger, qui m'armèrent, en ce moment, d'une résolution et d'un courage que je ne me connaissais pas ; mais je me levai résolument de mon siège, je courus à la cuisine, je saisis une hache, et je revins, ainsi armée, me placer à l'endroit où le bruit s'était fait entendre et où je m'attendais à voir bientôt paraître quelqu'un. Mon appréhension ne fut pas trompée. À ma grande surprise, un carreau de la chambre se souleva lentement, puis un second ; une main s'appuya sur le plancher et une horrible tête de bandit, sombre et menaçante, parut devant moi. Au même instant la hache que je tenais à la main s'abattit avec la rapidité de l'éclair, et la tête du chauffeur roula au milieu de la chambre. L'enfant poussa un grand cri. La lampe, qu'il avait heurtée en fuyant, tomba et s'éteignit. L'obscurité la plus complète régna dans la salle. »

Après quelques efforts visibles pour dompter son émotion, la bonne vieille reprit ainsi : « J'étais encore au bord du trou, ma hache levée et prête à frapper autant de coups à abattre autant de têtes, que le danger se présenterait de fois, lorsque j'entendis distinctement au-dessous de moi les paroles suivantes, bien qu'elles fussent proférées à voix basse et avec beaucoup de précaution :

« — Eh bien, as-tu vu quelqu'un ? La chambre est-elle éclairée ? »

« — Vous comprenez parfaitement pourquoi celui qu'on interpellait ainsi ne répondit pas. Il se fit un silence de quelques minutes, après lequel la même voix reprit toujours bas, mais cette fois avec l'expression de l'impatience et de la colère :

« — Si tu as peur, lâche, fais place à d'autres, mais par l'enfer, avance ou recule ! »

« — La position n'est pas tenable, répliqua une voix plus éloignée... D'un moment à l'autre nous pouvons être surpris... Robert, qui est en vedette à l'entrée du souterrain, assure qu'il entend distinctement le galop d'un cheval dans le lointain. »

“ Au mouvement qui se fit alors, au-dessous de moi, j'aurai que les bandits retirèrent à eux le corps de leur compagnon. Sans doute qu'à la vue de ce cadavre sans tête, ce tronc hideusement ensanglanté, les chauffeurs furent saisis de surprise et d'épouvante, car ils poussèrent un cri terrible qui fit trembler le sol de la chambre; puis, proférant de sourdes imprécations de rage et de vengeance, ils s'éloignèrent précipitamment, abandonnant dans le souterrain le corps de leur camarade. Au même instant, la force factice qui m'avait soutenue tant que le danger avait été, là, sous mes yeux, menaçant et inévitable, s'évanouit complètement aussitôt qu'il parut dissipé. Le cœur me manqua, mon corps s'affaissa sur lui-même. Je tombai évanouie.

“ Un quart d'heure plus tard mes maîtres revinrent du spectacle. Après avoir appelé inutilement à plusieurs reprises, inquiet de ne pas me voir paraître, et imaginant que je pouvais être endormie, le vieux Tom, au risque de se casser cent fois le cou, se décida à franchir le mur d'enceinte. Ayant opéré sans accident cette périlleuse escalade, le fidèle serviteur revint ouvrir à ses maîtres, et tous trois se dirigèrent vers la porte de la salle à manger qui céda sous leurs efforts réunis. Quel spectacle ! La lune qui s'était dégagée d'entre les nuages, répandait ses demi-teintes blâtres sur le lieu de cette horrible scène. Dans le coin le plus éloigné de la salle à demi-caché derrière une vieille armoire, le petit Alfred, pâle d'une terreur sans nom, les yeux fixes, les cheveux hérissés, semblait pétrifié par l'effroi, mon corps gisait évanouie au milieu de la chambre, et sur le plan le plus rapproché, à quelques pas de la porte, apparaissait la tête livide et gémissante du bandit.

“ Comme vous le pensez bien, personne ne se coucha au château cette nuit-là. M. de Rocherolles et le vieux Tom la passèrent toute entière, armés jusqu'aux dents et disposés à une vigoureuse résistance en cas d'attaque. La comtesse elle-même, si faible, si craintive, si femme dans les circonstances ordinaires de la vie, avait retrouvé, devant le péril, toute la force et tout le courage d'un homme. Il n'y eut pas jusqu'au pauvre Alfred qui, entièrement rassuré en voyant ce renfort inattendu, ne voulût aussi participer à la défense commune. Mais fort heureusement toute cette résolution se trouva inutilement dépensée, tous ces préparatifs furent inutiles. Aucun bruit suspect ne se fit plus entendre, aucune tentative nouvelle ne signala cette nuit d'angoisses. Le lendemain M. de Rocherolles alla faire sa déposition au procureur du roi de Charleville. Une descente de la justice au château amena la découverte d'un conduit souterrain pratiqué sous le parc et se prolongeant depuis le mur d'enceinte jusqu'à la salle dite *du roi*. Plusieurs compagnies de troupes de ligne et toute la gendarmerie de l'arrondissement furent aussitôt mises aux trousses des bandits. Après une battue de plusieurs semaines dans les environs de Charleville, le chef de la troupe, le célèbre Joseph Kats, et les quarante hommes qu'il commandait, furent arrêtés dans la forêt de la Bavière, à quatre lieues de Sept-Fontaines, et exécutés le 30 octobre de cette même année, sur la grande place du marché de Charleville, au milieu d'une foule immense accourue de tous les points de la Flandre pour assurer à leur supplice. J'oubliais de vous dire que la tête coupée figura au procès, et servit de pièce de conviction.

“ Quant à moi, cette horrible scène développa dans mon corps le germe d'une maladie incurable. A 30 ans à peine, que je comptais à cette époque, je fus saisie d'un tremblement convulsif de tous les membres qui ne se déclara ordinairement que chez les personnes arrivées à l'extrême vieillesse. Je dois à la vérité et à la reconnaissance d'ajouter que mes maîtres ne furent envers moi, ni oublieux ni ingrats. En récompense du courage que j'avais montré et du service que je leur avais rendu, ils m'assurèrent, ma vie durant, une petite pension assez modique, il est vrai, mais très suffisante pour mes besoins, qui me garantit le nécessaire pour le reste de mes jours; et, ajouta la bonne vieille, en souriant et en s'inclinant gracieusement devant son auditoire,—qui me procure l'honneur assister ici chaque année au réveillon de Noël.”

Achille GALLET.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 14 DÉCEMBRE, 1844.

Monsieur le rédacteur du Fantasque,

Vous qui vivez en véritable loup-cervier au fond de votre retraite, excepté pourtant quand il vous prend envie de faire des escapades durant lesquelles on ne sait où vous vous perdez ni où vous retrouver, vous ne connaissez point les évènements qui menacent quelquefois de changer la face des choses de ce monde. Ainsi tandis que vous vous paviez peut-être dans les rues de Montréal sans nul souci de ce que nous allons devenir à Québec, nous étions menacé d'un bouleversement total ; on n'attaquait point seulement l'ordre établi, les choses futures, mais on se proposait encore de renverser le passé de notre histoire, tout ce qui fait notre gloire, tout ce qui faisait celle de nos aïeux... Il était temps que vous vinssiez mettre ordre à tout cela.... je ne sais même s'il n'est point trop tard.

Apprenez donc que durant votre absence le *Journal de Québec* s'est agrandi, au grand désespoir d'un grand nombre de ses lecteurs qui ont déclaré qu'ils se soumettaient pour une fois à cette affliction mais que si les propriétaires se permettaient d'y revenir la patience des abonnés serait à bout et leur abonnement aussi. Mais ce n'est point là encore le malheur dont je voulais vous parler car après tout l'on peut avec un peu de persistance éconduire les porteurs qui n'ont pas tous le front de ceux qui les emploient. Voici ce dont je voulais vous parler tout d'abord, si entre plusieurs calamités à signaler je ne m'étais point vu dans l'embarras du choix. En s'agrandissant le *Journal* a voulu avoir plus de titre à l'encouragement public, c'est pourquoi il a agrandi le sien. Aussi lit-on maintenant à la place du titre simple qu'il portait ci-devant un autre titre plus allongé il est vrai mais qui n'a fait qu'ajouter à la simplicité de son prédécesseur. Il est ainsi conçu : LE JOURNAL DE QUÉBEC, MONITEUR DU PASSÉ et du présent, à l'avantage de l'avenir !!! Le présent et le futur étaient trop insignifiants pour la grande mission que s'est donnée le grand homme qui représente tous les sauts de la côte du Nord ! Il lui fallait encore morigéner le passé ! Gare à vous, morts illustres qui gisez sous terre depuis plus de soixante siècles ! Le Grand Cauchon va fouiller votre cendre, la flairer, l'éparpiller aux vents ; il va faire le procès de vos actions bonnes, indifférentes ou mauvaises et vous apprendre à mieux faire à l'avenir. Où chercher désormais un abri contre l'impitoyable *Journal de Québec* puisque la tombe ne nous en défendra point ? Où fuir, où se cacher désormais pour ne point le rencontrer ! Mais non, habitants de l'autre monde, ne vous déssolez plus ; aux pires maux il est des consolations ; la providence dans son infinie bonté n'a pas voulu que vous soyez accablés par tous les chagrins à la fois et si vous pouvez échapper aux articles du géant des rédacteurs, du moins il ne pourra vous condamner à les lire.

UN NAIN CONNU.

Quelqu'un disait : Savez-vous pourquoi M. Caron a été réélu maire sans opposition ? — Ma foi, attendez un peu.... non, je n'en sais rien. — Eh bien c'est parce que M. Stuart était absent.... car s'il eût assisté à la séance de lundi, il se fût proposé lui-même, quitte à voter seul pour sa motion. Ça s'est vu.

LES CHOSES ET LES HOMMES.

examinés à vue d'oiseau.

SALMIGONDIS.

Tous ceux qui savent que le rédacteur du *Fantasque* est allé faire une courte visite à la nouvelle capitale du Canada, s'attendent sans doute à une ébouriffante description de notre législature ; à de solennelles révélations sur la politique du jour ; à une immense déchirure dans le rideau derrière lequel se joue la comédie dont le pays fait tous les frais, mais à laquelle pour bien dire il ne fait pas ses frais ; à d'hilarantes caricatures sur la cour vice-royale, etc., etc., etc. Il n'en sera pas ainsi ; chacun devra être trompé dans son attente comme nous l'avons été nous-même. Tout cela est beaucoup plus beau de loin que de près ; nous ne voulons point, chers lecteurs, vous désillusionner ; les illusions sont si douces, si belles ; croyez tout ce que vous disent les journaux, (les bons s'entend) et n'allez rien voir par vous-même ; vous en reviendriez en pauvre mouton désenchanté et qui plus est tondu.

Les grands journaux vous ont déjà communiqué la harangue du gouverneur ; de sorte que je ne vous la recommuniquerai point ; cela passerait la plaisanterie et je ne saurais pas de pire tour à vous jouer si ce n'est la reproduction de quelques-uns des discours qu'on nous a donnés comme magnifiques. Vous aurez vu que les harangues de gouverneurs se suivent, et se ressemblent, c'est de l'argent qu'on demande au peuple, des remerciements qu'on donne à la providence, pour l'envoi d'un jeune prince et autres bénédictions de ce genre, des félicitations sur l'état prospère d'un trésor qui tire le diable par la prolongation extérieure de l'épine dorsale, et puis, et puis, et puis, force promesses de gâteaux à ceux des représentants du peuple qui feront les bons enfants. Vous savez que j'ai l'habitude de lire les intentions sur la physionomie des gens, je vous ai donné assez souvent des preuves de perspicacité en ce genre ; eh bien l'examen de celle du gouverneur ne m'a rien appris sur la politique qu'il se propose en secret de suivre à notre égard. Je ne l'ai vu qu'un instant et je n'aurais point voulu chercher l'image de nos affaires publiques sur une physionomie de travers, bouleversée, tordue, crispée par un fâcheux cancer qui, espérons-le, ne se communiquera point à notre gouvernement.

Vous avez vu par les rapports déjà donnés que le grand hameçon tendu aux membres du Haut-Canada est une maison pour les fous ; ils se sont évertués à prouver que c'était dans leur partie de la province que devait être placé cet établissement ; ils sont gens à faire les ânes pour avoir du foin, à faire les brigands si on leur promettait des galères ; à faire les fous pour obtenir un asyle ; ils ne reviendraient à la raison que lorsqu'on leur demanderait de l'argent. Le gouverneur Metcalf est *a noble governor* : il fait des présents, promet des chemins de bois et des maisons de fous il n'est pas fou ; j'ai lu ça dans la grimace qu'il faisait pour s'empêcher de sourire en lisant cette partie de son discours. . . . Enfin il a eu sa majorité ! le Haut-Canada a vendu ses droits non pas pour un plat de lentilles mais pour des millions de pâtés et des friandises. . . ! que voulez-vous ? il aime ça ; bon chien chasse de race.

Le gouverneur qui *gouverne*, comme dit l'honorable M. Papineau, (le frère de celui qui aime son pays), n'est pas un exemple de politesse ; il n'est pas venu me voir ; je le lui pardonne ; depuis que l'on est parvenu à la perfection de la civilisation il n'est pas d'usage de se visiter en personne ; on s'envoie mutuellement des cartes ; ce sont les cartes qui se font des politesses ; on les charge probablement de ce rôle parce qu'elles peuvent le jouer sans rougir auprès des amis comme des ennemis. Eh bien le gouverneur ne m'en a point adressé, alors je me suis

cru obligé de lui réciproquer l'indifférence, de sorte que nous n'avons rien de commun entre nous et que je puis dire de lui en son absence tout le mal possible comme si nous étions des amis intimes. Sir Allan McNab ne s'est pas montré si fier que Son Excellence; il a envoyé son domestique rendre aux membres du Parlement la visite que ceux-ci lui avaient faite à l'occasion de son accession au fauteuil.

— À propos de Sir Allan McNab je vous assure qu'on peut l'appeler le chevalier de la triste figure à voir la manière avec laquelle il remplit son rôle d'orateur. Il ne sait pas un mot de français il est vrai, mais il assure que sa femme le sait à la perfection; or il est probable, que si le procureur-général Smith avait connu cette agréable particularité il eût pris la parole dans la discussion sur l'orateur et eût déclaré que l'époux et l'épouse ne faisant qu'un, si Madame McNab parle français, Monsieur McNab le parle aussi; le ministre nous a poussé des arguments tout aussi brutaux que celui-là. Quant à l'orateur vous ne sauriez vous imaginer l'air effaré qui se répand sur sa figure lorsqu'on l'interpelle en français; il ouvre des yeux hagards où les quatre-vingt chandelles qui éclairent la salle miroitent et se reflètent; cela produit charmant effet d'optique rehaussé encore par l'obscurité du tricorne qui surmonte le tout. Il paraît que pour se venger de ce qu'on le met ainsi à chaque instant sur le gril, Sir Allan McNab ne donnera point de dîners à ses collègues; on dit qu'un des membres de l'opposition ne lui pardonnera jamais ce changement dans le cérémonial introduit par l'ex-orateur Mr. Cuivillier. On dit que cette année les déboires pleuvront sur certains représentants libres et indépendans. On dit qu'il est question de ne point voter l'indemnité aux membres de l'Assemblée afin de donner l'exemple de l'économie qu'on prêche si fort de bouche sur les hustings. Je ne prétends point dire que cela serait juste ou prudent; tout ce que je sais, c'est qu'il en est très fortement question parmi les partisans du ministère actuel qui espèrent probablement se rattrapper sur autre chose.

— La chambre durant la discussion de l'adresse présentait le spectacle d'une cour d'assise où quatre criminels subiraient leur procès. Les malheureux ministres de Charles X ne faisaient pas plus piteuse mine après leur défaite de 1830 que nos ministres canadiens à la suite de la victoire électorale qu'ils ont remportée. Ce pauvre M. Daly ne sera certes pas plus déconcerté lorsqu'il perdra son porte-feuille qu'il ne le paraissait lorsque chaque parole que lui adressaient les orateurs de l'opposition semblait un coup de marteau le clouant au pilori; il ne pouvait tenir sur son siège et cherchait dans les yeux de tout le monde un regard de consolation que tout le monde lui refusait. Je lui aurais présenté de bon cœur une éponge au bout de ma canne si je lui avais soupçonné la force de la sucer. Grand Dieu! qu'il faut s'abaisser pour demeurer aux grandeurs! Ceux qui ont aidé à l'élection de M. Daly mourront avec cette cruauté sur la conscience. Néanmoins en cette extrémité toute force ne l'abandonna point; il trouva assez d'énergie pour confectionner un *Irish Bull* ou coq-à-l'âne en règle; il déclara qu'il s'était accordé avec ses anciens collègues jusqu'au moment où il ne s'accorda plus avec eux.

Pour faire contraste avec son collègue, monsieur le procureur-général Smith fait le matador; il débite les plus grandes absurdités avec un atroce toupet; prend des postures de garçon boucher qui joue Othello et donne à ses adversaires des coups d'assommoir qui rebondissent et étendent sur le carreau ses plus fidèles partisans. On dit qu'un homme qui se noie s'accroche à toutes les branches; le gouverneur avait déjà bu de furieuses gorgées, lorsqu'il s'est jeté au cou de ce politique de fraîche date. Pauvre Mézaise! représenté en chambre par des sourds, des muets, des manchots et des gauches! Je te plaindrais si je ne savais que tu possèdes une baguette magique au moyen de laquelle le salut

politique n'est point difficile : tant qu'il y aura de l'argent hélas on trouvera des hommes; de chétifs il est vrai; mais pour certains gouverneurs les plus mauvais sont les meilleurs. Vous allez trouver cher lecteur, que je ne mets guère d'esprit à vous peindre des sottis. Que voulez-vous? de même qu'on finit presque toujours par hurler avec les loups, on s'habitue malgré soi à glousser avec les dindons. Dans mon prochain numéro je vous donnerai l'esquisse de quelques types du nouveau parlementaire que j'ai croqués à la hâte; pour aujourd'hui il m'est impossible de vous en dire davantage. Cabanis dans son fameux traité de l'influence du physique sur le moral démontre que l'homme attaqué d'un rhume de cerveau perd quatre-vingt-dix degrés de son intelligence ordinaire; si vous voulez connaître pourquoi je suis aujourd'hui si peu récréatif allez chercher Cabanis; lisez sa philosophie, et vous me trouverez encore comparativement fort amusant.

On a demandé au Procureur-général Smith s'il se proposait de prendre des mesures pour abolir les sociétés secrètes. Il a répondu qu'il ne connaissait pas les sociétés secrètes! En vérité je suis disposé à croire que M. Daly et M. Smith font assaut de bêtise pour plaire à leur maître qui estime d'autant plus ses ministres qu'ils sont moins futés. Jusqu'à présent nous n'osons prédire lequel des deux l'emportera sur l'autre. Belzébut nous tirerait d'embarras en les emportant tous deux.

M. Papineau un peu avant la clôture des débats donna avis qu'il tendrait deux pièges où les badauds du Haut et du Bas-Canada pourraient se laisser prendre séparément.

Il annonça qu'il proposerait une mesure pour obtenir de réintroduire la langue française dans les procédés de la législature, et une autre pour faire payer quarante mille louis aux loyaux qui ont souffert durant la rébellion. Selon toute apparence l'appât du second fera plus d'effet que celui du premier. M. Papineau connaît son monde; il flatte les sentiments des canadiens français et le gousset des canadiens anglais à chacun selon son goût. Il n'entend pas! mais il comprend bien.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

14 RUE COUILLARD, QUEBEC.

Parait le SAMEDI. L'année ou le vol. se compose de 48 numéros. — Le prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestre de 24 numéros, d'avance.